

1926
COURRENT, M.
1999



COURRENT, Mireille. – A propos d'une polysémie problématique : étude sémantique et lexicologique de « natura » dans le « De architectura » de Vitruve. LEC 1999 67 (1) : 3-20. • A propos de la polysémie du mot « natura » et de l'ambiguïté qu'elle confère à ses emplois ; analyse des procédés lexicaux par lesquels Vitruve, dans le « De architectura », a fait face à cette ambiguïté : il y a trois emplois du mot, « natura » seul, l'expression « natura rerum » et « natura » + génitif déterminatif. Les emplois de ces trois catégories correspondent aux trois grandes théories dont Vitruve adopte les idées. Aux Stoïciens il prend l'image d'une nature organisatrice et artifex ; il rattache à l'idée épicurienne d'un monde régi par des lois l'expression « natura rerum » ; il associe la théorie d'Empédocle à l'explication des caractéristiques et des qualités de la nature. [70-06418]

Les Études Classiques 67 (1999), p. 3-20

Courrent

À PROPOS D'UNE POLYSÉMIE PROBLÉMATIQUE

Étude sémantique et lexicologique de *natura*
dans le *De Architectura* de Vitruve

Natura est l'un des termes fondamentaux de la pensée latine : héritier des multiples significations de φύσις, il s'est peu à peu enrichi de sens nouveaux et variés et ses emplois, échappant au domaine de la philosophie, se retrouvent dans tous les genres littéraires. A. Pellicer insiste, tout au long de l'« étude sémantique et historique » qu'il lui a consacrée¹, sur sa polysémie et sur l'ambiguïté qu'elle confère à ses emplois. Nous nous proposons ici, à travers une étude systématique des occurrences du mot dans le *De Architectura* de Vitruve, d'analyser les procédés lexicaux par lesquels un auteur, dans un contexte et sur un sujet précis, pouvait faire face à cette ambiguïté. Nous espérons ainsi pouvoir apporter un élément de réponse aux questions suivantes : comment les Latins ressentaient-ils l'ambiguïté du terme ? Dans quelle mesure en étaient-ils gênés dans leur expression ? Comment se comportaient-ils face à ce qui, pour nous, ressemble souvent, comme l'écrit A. Pellicer, à des mots « vides » ? Un auteur pouvait-il être précis en utilisant le mot *natura* ?

Le *De Architectura* semble être à ce propos un excellent champ d'étude. En effet, Vitruve n'est pas un philosophe, mais un technicien ; non seulement il ne cherche pas à exposer une doctrine philosophique particulière (ce qui pourrait entraîner un choix limité des emplois du mot *natura*), mais certaines lectures récentes de son œuvre montrent même qu'il ne maîtrise pas parfaitement les données philosophiques qu'il utilise². De plus, il est tout juste postérieur à Cicéron, et rédige donc son traité à l'époque où *natura* a acquis ses principales significations. Enfin, il

1. A. PELLICER, *Natura. Étude sémantique et historique du mot latin*, Paris, PUF, 1966.

2. Cf., par exemple, P. GROS, « Vitruve, l'architecture et sa théorie, à la lumière des études récentes », *ANRW* II, 30, 1 (1982), p. 659-695 ; ou l'introduction de J. SOUBIRAN au livre IX du *De Architectura* (Paris, « Les Belles Lettres », CUF, 1969).

fait partie des auteurs fréquemment cités par A. Pellicer, ce qui nous permettra de nous appuyer précisément sur son étude du terme.

*
* *

L'analyse menée par A. Pellicer s'appuie sur l'étude des différents sens qu'a acquis le mot *natura* au cours de son évolution historique : au sens premier de « manière d'être », « caractères propres », se sont ajoutés, au premier siècle avant notre ère, ceux de « nature universelle » et de « cause »³ ; en ce qui concerne les textes techniques romains, agricoles, médicaux ou architecturaux, A. Pellicer indique que ce mot y est employé principalement avec son sens premier de « caractères propres » d'un être, « caractères naturels » (par opposition à ceux d'un produit de l'art humain) et « réalité existant par soi », au sens d'un donné naturel auquel le technicien se trouve confronté et par rapport auquel il doit agir. Il ajoute que si les autres sens du mot, « que l'on ne s'attendait guère à rencontrer que dans des œuvres philosophiques » se retrouvent aussi dans ces textes techniques, si leurs auteurs manifestent ainsi « une volonté de s'élever à des idées générales », cette « philosophie d'amateurs », qui « se réduit à quelques termes, inlassablement répétés » ne présente en général rien d'original⁴.

Le substantif *natura* apparaît 94 fois dans le *De Architectura*, et, si l'on ajoute l'adjectif *naturalis* (32 occurrences) et l'adverbe *naturaliter* (15 occurrences)⁵, l'idée de la nature contenue dans ce lexique est sollicitée à 141 reprises dans le texte. Ce nombre relativement élevé d'occurrences devrait permettre de tirer des conclusions assez probantes de l'attitude de Vitruve face aux diverses significations du mot. On le retrouve dans toutes les parties du traité, de la plus générale (la présentation de l'architecture du livre I) à la plus technique (la mécanique, au livre X) ; il est le plus fréquent au livre II, le moins philosophique, consacré, sous forme de conseils pratiques, aux qualités et à l'utilisation des matériaux de construction, mais qui propose d'abord au lecteur un long chapitre sur l'histoire de l'architecture et l'évolution de l'humanité, d'intention résolument philosophique, que l'on peut rapprocher du livre V de Lucrèce⁶ ou

de certaines pages de la deuxième partie du *De Natura Deorum* de Cicéron⁷, et où l'idée de nature joue un rôle important.

Le lexique de *natura* repose sur trois emplois du mot : *natura* seul, l'expression *natura rerum* et *natura* + génitif déterminatif. Une analyse systématique de toutes les occurrences de *natura* conduit d'abord à étudier séparément ces trois catégories d'emplois, car il y possède des significations différentes.

Natura et la cause universelle

Employé seul (à 33 reprises)⁸, ce mot possède dans le traité certains des sens que Pellicer a regroupés sous les rubriques « nature universelle » et « cause ».

Il correspond d'abord, mais de façon exceptionnelle, à l'une des nuances du sens de « nature universelle » relevée par A. Pellicer : « ensemble des choses existantes ». On n'en trouve en effet que deux occurrences dans tout le traité, l'une dans un passage du livre VII⁹ où *natura* n'a qu'une valeur faible et l'autre dans la définition que Vitruve donne de *mundus*¹⁰. Or *mundus*, qui est précisément, dans la littérature latine, le synonyme de *natura* – « ensemble des choses existantes »¹¹, est employé à 48 reprises dans le traité ; cela correspond donc à un emploi assez important de l'idée qu'il contient. Si l'on considère la quasi-absence de cette première signification de *natura* et, à l'opposé, le nombre d'occurrences de *mundus* dans le *De Architectura*, on peut en conclure que Vitruve, bien qu'il ait assez

7. *De Nat. Deor.*, II, LVI ; LX.

8. Nous ajouterons à ces occurrences celles de l'adjectif *naturalis* et de l'adverbe *naturaliter* lorsque le contexte permet de les rapprocher des sens de *natura* employé seul.

9. *De Arch.*, VII, 13, 1.

10. *De Arch.*, IX, 1, 2 : *Mundus autem est omnium naturae rerum conceptio summa, caelumque sideribus et stellarum cursibus conformatum.* (« L'univers est le contenant suprême de tout ce qui compose la nature ; c'est aussi le ciel, qui doit son aspect aux constellations et aux déplacements des astres. » Trad. J. SOUBIRAN, Paris, « Les Belles Lettres », CUF, 1969.) On a l'impression, en lisant cette définition, que le monde est composé d'une part de ce qui constitue la nature (c'est-à-dire les choses terrestres) et d'autre part du ciel et des étoiles. Mais en réalité Vitruve exprime, d'une façon un peu confuse, l'idée selon laquelle la nature est composée de la sphère du ciel, y compris la terre. La maladresse de l'expression provient du fait que, en général dans le *De Architectura*, Vitruve se préoccupe surtout des choses terrestres, auxquelles il associe, nous le verrons, l'idée d'une nature organisatrice. Ici, il a voulu élargir cette idée de la nature à l'univers entier. D'autres passages du traité confirmeront cette interprétation, en particulier celui qui associe au système des planètes l'idée d'un mécanisme de la nature, modèle de la mécanique mise au point par les hommes (*De Arch.*, X, 1, 4).

11. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 248-249.

3. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 228-229.

4. *Ibid.*, p. 432-433.

5. Cf. L. CALLEBAT *et alii*, *Vitruve, De Architectura, Concordance*, Hildesheim, Olms, 1984, p. 719-721.

6. Notamment V, 951-1455.

fréquemment fait allusion à la notion d'« ensemble des choses existantes », n'a pas voulu pas l'associer à *natura* et a préféré pour cela utiliser l'autre mot qui, en latin, répond également à cette définition. Il fait ainsi preuve d'habileté et de sûreté dans l'emploi du vocabulaire : conscient des différentes valeurs que pouvait prendre *natura* dans l'esprit du lecteur, il choisit d'utiliser un synonyme, quand cela est possible, de façon à rendre son discours plus clair. Il semble alors que Vitruve ait utilisé *mundus* pour désigner la « nature universelle » parce qu'il voulait réserver à *natura* une autre signification.

Dans toutes les autres occasions en effet, *natura* employé seul dans le *De Architectura* est à mettre en relation avec le sens de « cause ». Il est significatif que, dans ce cas aussi, le sens que Vitruve lui donne ne se disperse pas entre les multiples nuances du sens général « cause », mais qu'au contraire toutes les occurrences du mot dans le traité visent à définir une notion précise et unique, qui correspond à ce qu'A. Pellicer appelle « principe interne cosmique »¹².

Natura désigne en effet un principe cosmique¹³, une force non seulement créatrice¹⁴, mais également – lorsqu'il est employé en association avec des verbes d'action – organisatrice de la matière¹⁵, et même *artifex*, du moins peut-on le conclure devant l'admiration que Vitruve éprouve pour ses créations¹⁶. La définition vitruvienne correspond à une

12. *Ibid.*, p. 292 et s.

13. *De Arch.*, IX, 1, 2 : *naturalis potestas*.

14. *De Arch.*, II, 1, 6 ; II, 1, 9 ; VIII, 3, 1 ; VIII, 3, 26 ; IX, 1, 3, et *naturalis figuratio* (VIII, P, 1).

15. L'aspect d'organisation est marqué par le choix des verbes qui qualifient les actions de la nature en II, 2, 2 (*disparatae*), III, 1, 2 et III, 1, 4 (*composuit*), V, 4, 4 (*diuisit, finit*), IX, 1, 3 (*dispositis*), IX, 4, 6 (*distributa*) et IX, 5, 4 (*designata*). On le trouve aussi dans l'emploi de l'adverbe (III, 1, 3 ; IX, 1, 10). Il faut se prononcer à ce sujet nettement contre l'analyse d'A. Pellicer (p. 434) qui, vraisemblablement parce qu'il refuse a priori d'accorder une quelconque valeur philosophique aux textes dits « techniques », note, à propos de ce qu'il appelle la « philosophie d'amateur » des auteurs techniques : « Lorsqu'ils vont au-delà de la simple constatation que "les choses sont naturellement ainsi", c'est pour les expliquer par "l'action de la nature", "la volonté de la nature", "la loi de la nature", ce qui se traduit évidemment par une abondance de tournures du type : *natura dedit, tribuit, fecit, genuit, voluit, lege naturae* ». Parmi les « nombreuses tournures analogues » qu'il ajoute en note reviennent fréquemment des références à Vitruve. Or, dans le *De Architectura*, ces tournures ne sont associées qu'à la valeur de *natura* comme « principe interne cosmique » et, à ce titre, méritent d'être davantage prises en considération.

16. Vitruve n'associe jamais les deux termes explicitement, mais il indique à plusieurs reprises qu'il éprouve de l'admiration pour ce qu'il qualifie de *natura* (*De Arch.*, VII, 13, 1) ou pour ses productions. Et ce sentiment entraîne en général dans l'esprit des Stoïciens l'assimilation de la nature à un artiste. (Cf., par exemple, Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 57 ; II, 87)

conception largement répandue de la nature, adoptée généralement par les Stoïciens¹⁷. Mais, alors que la nature est parfois elle-même cause de toute chose (ou, pour reprendre une terminologie postérieure, à la fois *naturata* et *naturans*), à d'autres reprises Vitruve utilise dans ce sens l'expression *diuina mens*¹⁸ ; cette ambiguïté semble assez courante à l'époque, où les deux notions n'étaient pas clairement définies. Selon A. Pellicer, une confusion existe en effet entre *natura* et « les termes qui représentent en latin la notion de divin (...), la notion d'une pensée qui crée, ordonne et pourvoit à tout dans l'univers se confondant à peu près toujours avec celle de divinité » ; et, pour les Stoïciens particulièrement, la « *natura* intelligente et providentielle se confond avec la divinité. (...) De plus, cette "âme du monde", cet esprit (*animus, mens*) répandu en toutes choses, cette raison universelle que les Stoïciens identifient à *natura*, est pour eux la divinité suprême¹⁹. » L'emploi même du synonyme *diuina mens* est donc la marque de l'adhésion de Vitruve à la doctrine stoïcienne dans l'emploi de *natura*.

Enfin, trois occurrences de l'adjectif *naturalis* peuvent être rattachées à cette signification de *natura* comme « cause » : celles auxquelles le contexte confère la notion d'« activité spontanée »²⁰ de l'univers et à travers lesquelles apparaît l'image d'une nature qui se crée elle-même²¹, par opposition à l'œuvre humaine, toujours extérieure à celui qui la produit.

Natura employé seul égrène donc, à travers tout le *De Architectura*, les éléments d'une définition précise de la nature, qui rattache la réflexion de Vitruve à une conception stoïcienne de l'univers. Il constitue un premier aspect de l'image de la nature dont a besoin l'architecte pour élaborer une théorie de son art comme imitation des phénomènes et des principes de l'univers. Cette nature est en effet aussi *magistra*, et s'offre à l'*imitatio* des hommes²², sans que pourtant cette imitation soit facile : alors que la création naturelle se caractérise par la spontanéité, celle de l'homme ne

17. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 298.

18. *De Arch.*, VI, 1, 11 ; VIII, P, 3 ; VIII, P, 4 ; IX, 1, 1 ; IX, 6, 3 ; X, 1, 4.

19. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 289 et 302.

20. Sur cette notion dans les emplois de *natura* comme cause, cf. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 325.

21. La notion de spontanéité apparaît principalement dans certains emplois de l'adjectif *naturalis* (*tumulus naturales*, par opposition aux constructions humaines, II, 1, 5 ; *munus naturale*, par opposition au môle artificiel, V, 12, 3 ; *locus naturalis*, par opposition à l'emplacement creusé par l'homme pour établir un port, V, 12, 1) et de l'adverbe *naturaliter* (VIII, 1, 3).

22. Elle est *magistra* pour les architectes (V, 3, 8), les artisans (V, 4, 4) et les constructeurs de machines (X, 7, 4), et l'élévateur à vis est qualifié de *naturalis imitatio* (X, 6, 2).

peut être que le fruit d'une réflexion, d'une compréhension des phénomènes naturels. De plus, si elle est généreuse – en particulier pour le genre humain²³ – et capable même de produire la perfection²⁴, la nature cependant n'est pas parfaitement adaptée à l'homme. Ainsi, pour justifier la nécessité d'adapter l'orientation des édifices aux climats afin de conserver la santé humaine, Vitruve écrit : *Quod ultra natura laedit, arte erit emendandum*²⁵. L'imitation devra prendre en compte cette inadéquation originelle : l'activité pratique de l'architecte doit s'appuyer sur la connaissance des phénomènes naturels et des moyens d'agir sur eux. Mais c'est alors dans la signification de l'expression *natura rerum* qu'il faut chercher les éléments de cette démarche.

Natura rerum, les lois et les phénomènes

L'expression *natura rerum* apparaît à 34 reprises dans le *De Architectura*, c'est-à-dire un nombre de fois sensiblement équivalent à celui de *natura* employé seul. Cette équivalence numérique est un élément important pour l'étude sémantique de ce lexique, car, malgré ce qu'en dit A. Pellicer²⁶, l'expression *natura rerum* ne saurait y être assimilée à *natura*. Elle implique en effet une autre approche de l'idée, tout aussi essentielle pour Vitruve, puisqu'il la mentionne autant de fois.

Il est important de constater d'abord que lorsqu'il emploie cette expression pour la première fois, il juge nécessaire de la définir : *rerum natura, quae graece φυσιολογία dicitur*²⁷. Cette définition assimile l'objet étudié (la nature) à la science qui l'étudie, et reprend les termes d'une définition épicurienne de la physiologie. L'intérêt de cette phrase est double. Dans sa forme d'abord : elle associe à l'expression latine un équivalent grec. Habituellement, Vitruve utilise ce type de procédé quand il veut employer un terme technique grec qui désigne une réalité nouvelle pour ses lecteurs, et auquel le mot latin sert alors de traduction ou

23. *De Arch.*, II, 1, 2 ; II, 1, 7.

24. *De Arch.*, III, 1, 5.

25. *De Arch.*, VI, 1, 2. « Les dommages occasionnés par la nature, il faudra les corriger par l'art. » La phrase est employée dans un paragraphe qui évoque la nécessité d'adapter les caractéristiques des maisons au climat, et en particulier à l'action du soleil qui éprouve l'organisme humain.

26. Selon A. PELLICER (*op. cit.*, p. 237), non seulement le choix entre *natura* et *natura rerum* relève surtout de raisons de style dans la littérature philosophique, mais il ajoute précisément à propos de Vitruve (p. 438) que « bien souvent (on ne peut) pas discerner pour quelles raisons il emploie ici *natura* ou *rerum natura*, là *naturalis* ou *naturaliter*. (...) D'une manière générale, Vitruve abuse des expressions *rerum natura*, *natura rerum*. »

27. *De Arch.*, I, 1, 7.

d'explication²⁸. Or, ici, il associe à un terme grec qui ne leur était pas étranger, une expression latine courante, et qui leur était familière. Il manifeste donc un dessein bien particulier : indiquer qu'il va utiliser dans son traité cette expression latine avec le sens du mot grec qu'il lui associe ici. Cette démarche, qui peut sembler étonnante s'agissant de termes fréquemment employés, prend tout son sens si l'on se souvient que, comme le souligne A. Pellicer, *natura* est un mot « vague, souvent obscur, plus souvent encore ambigu »²⁹. Il semble donc que Vitruve, pour lutter contre l'ambiguïté possible du terme dans l'esprit de ses lecteurs, ait considéré qu'il lui revenait de définir précisément le sens qu'il entendait lui donner.

Mais le fond de la phrase aussi révèle une double intention ; il s'agit d'abord de se mettre sous le patronage d'Épicure (à qui il emprunte la formule de définition) pour qui la physiologie est justement la science de base, et de se placer ainsi dans le contexte culturel des grandes doctrines philosophiques grecques : en général, comme le souligne L. Callebaut, Vitruve utilise ces termes étrangers « par référence à des modèles livresques pris aux Grecs – en l'absence reconnue de modèles proprement latins ». Or il existe un texte célèbre, écrit par un épicurien latin, que Vitruve lui-même a lu, comme il l'indique ailleurs, et qui porte en titre exactement l'expression « *De Natura Rerum* » : Vitruve, en rappelant le mot grec, insiste doublement sur la connotation épicurienne de l'expression *natura rerum* dans son traité.

Il faut enfin considérer que, dans cette définition de *rerum natura*, l'assimilation – qui peut sembler une maladresse ou un défaut de raisonnement – de l'objet étudié à la science qui l'étudie a une fonction précise : associer l'expression *rerum natura* au domaine de la science, de la connaissance. Et effectivement, dans le reste du traité, l'expression est systématiquement utilisée dans les passages qui traitent de la compréhension et de l'explication des mécanismes de création et de conservation de la matière, à l'œuvre dans la nature. Or l'intention que manifeste ici Vitruve correspond précisément à l'une des significations traditionnelles de *natura rerum* : A. Pellicer indique que, dans de nombreux emplois de *natura* et *natura rerum*, « ces termes désignent l'ensemble de ce qui existe, considéré comme objet de la 'physique' (...) Seul *natura*, au moins dans les expressions *rerum natura* – *natura rerum* rendait le rapport qui existe entre la connaissance des choses – de chaque chose – et celle de

28. L. CALLEBAT, « La prose du *De Architectura* de Vitruve », *ANRW* II. 30, 1 (1982), p. 713.

29. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 480.

l'univers »³⁰ ; il justifie d'ailleurs son affirmation par des exemples tirés de Cicéron et surtout de Lucrèce. Vitruve manifeste donc une connaissance précise des virtualités de l'idée complexe contenue dans le lexique de *natura* ; il maîtrise parfaitement toutes les possibilités que lui donne le vocabulaire pour ériger une conception de la nature qui convienne aux nécessités de la théorie qu'il développe dans son traité.

La nature qui apparaît à travers les emplois de *natura rerum* dans le *De Architectura* possède deux caractéristiques fondamentales. Vitruve emploie systématiquement cette expression lorsqu'il présente la nature comme objet de la connaissance humaine, en particulier chaque fois qu'il évoque des noms prestigieux de physiciens³¹ ou lorsqu'il explique un phénomène naturel³². Les processus naturels sont alors présentés comme des mécanismes que l'esprit humain peut comprendre, expliquer³³, sur lesquels il peut agir et qu'il peut même, parfois, imiter. La nature se simplifie alors en un ensemble de *naturales rerum rationes* (de processus naturels), de *naturales quaestiones* (de problèmes physiques), et de *principia rerum naturae* (de principes de la physique), qui permettent d'aborder et de résoudre les problèmes concrets de l'architecture³⁴. Dans son traité, l'architecte doit donc aussi laisser une place à l'explication : il a une mission didactique, soit en adoptant les théories des philosophes³⁵, soit, ce qui est beaucoup plus audacieux, en proposant la sienne, directement tirée des enseignements de la nature, puisque cette dernière fournit son propre mode d'emploi à qui sait en déchiffrer les mécanismes³⁶.

30. *Ibid.*, p. 261-262. A. PELLICER reconnaît ainsi que *natura rerum* a une signification différente de *natura* employé seul, en contradiction avec ce qu'il affirme plus loin (Cf. notre note 26).

31. *De Arch.*, II, P, 5 ; II, 1, 9 ; VII, P, 2 ; IX, P, 17 ; IX, 6, 3.

32. *De Arch.*, I, 1, 7 ; II, 8, 20 ; II, P, 1 ; VI, 1, 3 ; VI, 1, 12 ; VII, 13, 1 ; X, 1, 4, occurrences auxquelles on peut rajouter celles de *naturales res* en II, P, 5 et IX, 6, 3.

33. *De Arch.*, II, 1, 9 ; VI, 1, 3.

34. *De Arch.*, I, 1, 7. Dans la phrase qui suit la définition de *rerum natura* par φυσικολογία, Vitruve écrit : « L'architecte doit la connaître suffisamment à fond, car il rencontre des problèmes physiques (*naturales quaestiones*) nombreux et variés comme par exemple dans les canalisations d'eau (...) <où> il se crée des pressions naturelles aux inconvénients desquelles ne pourra remédier qu'un homme qui connaît, grâce à la philosophie, les principes de la physique (*principia rerum naturae*). » (Traduction Ph. FLEURY, « Les Belles Lettres », CUF, 1990)

35. Vitruve cite, parmi les textes qu'il admire, les livres de Démocrite sur la nature (*De Arch.*, IX, P, 14) ainsi que ceux de Lucrèce (IX, P, 17), et reconnaît tirer ses préceptes philosophiques sur la nature (*rerum natura*) des œuvres de Thalès, Démocrite, Anaxagore, Xénophane reliquique physici... (VII, P, 2) (dont fait partie Pythagore, en IX, 6, 3).

36. *De Arch.*, II, 8, 20 (*De contignationibus autem et copiis earum, quibus comparentur, et ad uetustatem non sint infirmæ, uti natura rerum monstrat,*

À travers les occurrences de *natura rerum*, la nature apparaît donc comme une rationalité législatrice appliquée au monde sensible³⁷, un ensemble de lois physiques à l'œuvre dans la matière ou dans l'univers et qui expliquent systématiquement et nécessairement les phénomènes naturels³⁸. Cette image de la nature est loin d'être incompatible avec celle que proposent les emplois de *natura* seul, mais *natura rerum* n'est jamais associé à l'idée de volonté ni de Providence divine, et, comme sa définition le laissait présager, cette conception de la nature – comme matière régie par des lois mécaniques de création et de transformation – « s'applique à un processus spontané dans lequel les phénomènes se produisent en vertu des propriétés mêmes des êtres et des choses, qui se ramènent en dernière analyse aux propriétés des atomes »³⁹. Il existe cependant une différence notable entre la nature de Vitruve et celle des épicuriens : ces derniers font du hasard la causalité première de ces mécanismes de création de la matière. C'est l'existence de ce hasard originel qui a pour conséquence le refus de l'idée de Providence : « l'Épicurien constate que l'œuvre est loin d'être parfaite (...). La *natura* des Épicuriens, n'étant pas intelligence et volonté divine, a créé le monde pour rien, ni pour personne, et surtout pas pour l'homme, qui fait même figure d'intrus, d'enfant maltraité par une *natura non parens, sed nouerca*⁴⁰. » L'idée épicurienne de la nature ne correspond donc pas exactement à celle de Vitruve. Elle l'intéresse vraisemblablement par son côté mécaniste et parce qu'elle contient l'idée d'une nature marâtre, c'est-à-dire de l'inadéquation fondamentale entre la nature et l'homme (idée que l'on trouve d'ailleurs déjà, sous une forme atténuée, dans les emplois de *natura* seul), essentielle à sa théorie de l'architecture⁴¹.

Les sens du lexique de *natura* nous renseignent donc sur la démarche de Vitruve : loin d'adhérer à l'épicurisme ou au stoïcisme, il reprend des

explicabo) et VI, 1, 12 (*cum habeamus ab ipsa rerum natura sollertem et expeditam monstrationem*).

37. *De Arch.*, VI, 1, 10 : *Cum ergo haec* (les qualités des peuples) *ita sint ab natura rerum in mundo conlocata...* L'adverbe *naturaliter* a le même sens en VI, 1, 1 et VII, 13, 1.

38. *De Arch.*, II, 3, 4 ; II, 9, 5 ; III, P, 1 ; VI, 1, 6 ; VI, 1, 7 ; VI, 1, 10, passages dans lesquels on pourrait traduire l'expression au moyen de « par la nature des choses » et auxquels on peut associer l'emploi de l'adverbe en IX, P, 14 et IX, 1, 2.

39. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 321.

40. *Ibid.*, p. 322.

41. En présentant l'architecture comme une protection contre les rigueurs du climat, la théorie vitruvienne repose sur une idée fondamentale : la nature n'est pas exactement adaptée à l'homme. C'est cette inadéquation qui fonde la légitimité du travail de l'architecte.

idées générales, répandues dans l'univers intellectuel de l'époque, et leur emprunte ainsi ce qui correspond à sa démonstration. Il constitue sa propre idée de la nature en puisant des éléments dans chaque doctrine et se donne un vocabulaire efficace pour aider le lecteur à le suivre en utilisant une terminologie nette qui permet de bien comprendre chaque fois de quel aspect de la nature il traite. C'est en effet pour des besoins de didactique et de rationalité qu'il adopte la théorie épicurienne, dans certains passages, repérables par l'emploi de l'expression *natura rerum*. L'utilisation et la distribution du lexique laissent ainsi déjà présager qu'il existe une idée de la nature propre à l'architecture, ce que confirme le dernier des emplois du mot.

Natura + génitif, la composition de la matière

Ce dernier emploi de *natura* est aussi important quantitativement que les deux autres, puisqu'il apparaît à 27 reprises dans le traité. Pour A. Pellicer, « le groupe *natura* + génitif coïncide virtuellement avec l'ensemble des propriétés qui peuvent être attribuées à un objet de pensée, c'est-à-dire avec le concept même de cet objet »⁴². On peut ainsi le rapprocher de quatre termes français : « espèce », « substance », « système » et « composition ». Il appartient à la catégorie la plus ancienne d'emplois de *natura* en latin : « manière d'être » ou « caractères propres ». A. Pellicer note par ailleurs que ses emplois sont fréquents dans les textes philosophiques et les descriptions scientifiques, mais que ses acceptions, variées et souvent floues, sont la preuve que les auteurs y ont fréquemment recours « pour rendre une notion qui est dans (leur) esprit assez restreinte et précise », soit parce qu'ils ne disposent pas dans leur vocabulaire du mot juste pour exprimer leur pensée, soit « pour exprimer d'une manière globale et rapide une pensée qui en l'occurrence ne se soucie pas de précision »⁴³. Si la diversité de ses acceptions dans le *De Architectura* confirme en partie les propos d'A. Pellicer, elle révèle pourtant d'une part une recherche de cohérence dans l'emploi du vocabulaire et dans le maniement des thèmes philosophiques, et d'autre part une indéniable originalité dans le regard que porte l'architecte sur ce qui constitue l'idée de nature.

Peut-être parce qu'il correspond au sens le plus ancien – et le plus complexe – du mot, *natura* + génitif n'a pas une seule signification, mais prend, dans le texte vitruvien, les quatre valeurs d'« espèce », « substance », « système » et « composition ».

42. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 152.

43. *Ibid.*, p. 157.

On peut ainsi le considérer comme une solution de facilité, dans les rares occurrences où il signifie « espèce »⁴⁴ ou « substance »⁴⁵. Mais il faut déjà porter un jugement moins sévère sur les phrases où il prend le sens de « système » : l'un des termes les plus efficaces que les Latins aient eu pour rendre l'idée de « système » est celui de *ratio*. Or Vitruve prend soin de redoubler le sens de *natura* – « système » dans l'un des cas justement par *ratio* (*de magnis et immanibus caeli uentorumque naturae rationibus*⁴⁶), et dans l'autre (*animaduertamus [...] continentem solis, lunae, quinque etiam stellarum naturam*⁴⁷) par le verbe *animaduerto*, qui est, par ailleurs, employé souvent avec *natura rerum*, où il insiste sur l'effort de lecture et de rationalisation des phénomènes naturels⁴⁸. Le contexte de cet emploi du groupe *natura* + génitif témoigne donc chez Vitruve de la recherche d'une cohérence du vocabulaire, et d'une précision maximale dans l'énoncé des idées.

Mais *natura* + génitif est employé le plus souvent pour exprimer l'idée d'une composition de la matière, dans le contexte d'une conception de la matière, développée tout au long du *De Architectura*, qui s'inspire fortement de la théorie empédocléenne de la nature. Dès le livre I, en effet, chaque espèce, animale, végétale ou minérale, est caractérisée par une composition particulière, fruit d'un mélange (*mixtio*) et d'un dosage (*compositio*) des quatre éléments primordiaux⁴⁹. Dans le reste du traité, quand le mot *natura* s'applique à une espèce ou une essence particulière, il prend alors souvent, en référence à cette définition préliminaire du livre I,

44. *De Arch.*, VIII, 2, 7 (*crocodili, aliae similes bestiarum pisciumque naturae*) et VIII, 3, 28 (*omnium animalium natura*).

45. *De Arch.*, VIII, 3, 10 (*sucus [...] coaguli naturae similis*).

46. *De Arch.*, I, 6, 2.

47. *De Arch.*, X, 1, 4.

48. Cf., par exemple, *De Arch.*, VI, 1, 12 (*proprietates locorum ab natura rerum dispositas animaduertere*), VI, 1, 3 (*Haec autem ex natura rerum sunt animaduertenda*), et I, 4, 3 ; II, 1, 7 ; X, 1, 4 ; IX, P, 14...

49. *De Arch.*, I, 4, 5 : *Namque e principiis, quae Graeci στοιχεῖα appellant, ut omnia corpora sunt composita, id est e calore et umore, terreno et aere, et ita mixtionibus naturali temperatura figurantur omnium animalium in mundo generatim qualitates.* « En effet, de même que tous les organismes sont composés des principes que les Grecs appellent στοιχεῖα, c'est-à-dire la chaleur et l'humidité, la terre et l'air, de même les qualités de tous les êtres vivants dans le monde, chacun selon son espèce, sont déterminées par des mélanges dosés naturellement. » (Traduction Ph. FLEURY, « Les Belles Lettres », CUF, 1990). Cf. *De Arch.*, II, 7, 3, au sujet d'une catégorie de pierres : *parum habent e naturae mixtione aeris et ignis* ; et I, 4, 6, *aeris naturalis compositio* : le dosage « naturel » de l'air dans l'organisme, c'est-à-dire celui qui relève de la composition normale de l'organisme.

le sens de « composition » – ce qui permet d'ailleurs à Vitruve de l'utiliser également au pluriel⁵⁰.

Mais la doctrine d'Empédocle n'a de raison d'être dans le traité que parce qu'elle entre en jeu dans une réflexion sur l'architecture : de l'idée d'une composition propre à chaque espèce issue d'un dosage des quatre éléments, Vitruve tire une théorie, spécifique à son art, sur les qualités des matériaux ; il emploie alors souvent *natura* avec le sens de « caractéristique fondamentale » donnée à une espèce par sa composition, dans des passages où chaque « caractéristique » est associée à une propriété spécifique ou à l'action de l'un des quatre éléments⁵¹. Cette caractéristique – qui n'est autre que la qualité architecturale du matériau en question – est d'ailleurs susceptible d'être modifiée, perdue et retrouvée, lorsque la quantité de l'un des éléments augmente ou diminue dans un spécimen de l'espèce⁵². Grâce à cette conception de la matière, l'architecte non seulement est capable d'expliquer et donc de prévoir certains phénomènes naturels (par exemple, l'action du gel sur les planchers, en VII,1,5), mais il se donne aussi le pouvoir d'utiliser les qualités de la matière, qu'il peut transformer en matériaux de construction, en suivant les lois de la nature.

Deux emplois du groupe *natura* + génitif n'entrent pas dans les définitions précédentes et méritent une étude distincte : ce sont ceux qui concernent l'homme et le lieu. A. Pellicer écrit à leur propos : « Il est certain que *natura hominis*, *natura loci*, voire *natura rerum* ont un sens, mais on peut douter que *natura*, dans ces emplois, ait une quelconque signification⁵³. » Selon lui, ces expressions ne signifient pas plus que les simples mots *homo* ou *locus*. Pourtant, dans le *De Architectura*, leur emploi apporte toujours quelque chose de supplémentaire à l'idée d'homme ou de lieu. *Natura hominis* implique une notion de « capacité »,

50. *De Arch.*, I, 4, 7 : *naturas avium et piscium et terrestrium animalium ; piscium naturae*.

51. Ainsi en est-il du fer (*natura durum*, I, 4, 3), du bois (*naturae firmitatem*, II, 9, 1), du cuivre (*solidiore est natura*, VIII, 3, 19), du bois de sapin (*rigor naturalis*, II, 9, 6) du minium (*tenera natura et uiribus imbecillis*, VII, 9, 1), du charbon (*raritatem naturalem*, V, 9, 7), de certains types d'arbres dont la caractéristique est de pousser droit (*nascentium oportet imitari naturam*, V, 1, 3) de l'eau (*naturae raritas*, VI, 2, 2 ; VIII, 2, 9 ; *naturalis raritas*, VIII, 3, 3)... L'adverbe a le même sens en II, 2, 4 ; VIII, 3, 10 ; VIII, 3, 18.

52. *De Arch.*, II, 9, 1 (*redit in pristinam naturae firmitatem*), VII, 3, 9 ; VII, 9, 1. Dans ce sens-là, *natura* perd parfois sa notion d'« originel » et ne signifie plus que « qualité », ainsi pour le foie des animaux abîmé par l'insalubrité du terrain d'où ils tirent leur nourriture, et au sujet desquels Vitruve oppose l'expression *integram et solidam naturam iocinerum* à celle de *utiliosa (natura)* (I, 4, 9).

53. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 150.

comme trait caractéristique de l'être humain⁵⁴. Cette capacité entre en jeu d'une part dans le contexte de l'intelligence humaine, et notamment dans celui de l'apprentissage et de la mémorisation⁵⁵, et d'autre part dans celui de la musique, où elle sert de référence pour l'acoustique des théâtres⁵⁶. Mais cette « capacité » peut être aussi le trait distinctif d'une catégorie d'individus, chez lesquels elle se manifeste par une vertu qui leur est spécifique : la *sollertia*⁵⁷, que Vitruve considère comme un véritable don de la nature, parce qu'elle constitue l'une des qualités du bon architecte. Un effort de précision semblable accompagne les emplois de *natura loci*. Ils caractérisent en effet toujours le lieu envisagé sous l'un des deux points de vue suivants : la qualité du sol ou du terrain (qui entre en jeu dans les problèmes de salubrité d'une ville, d'aménagement des bâtiments ou de la conception des machines de guerre⁵⁸), ou le lieu compris comme environnement (« exposition » ou « situation ») des constructions privées ou publiques⁵⁹. Ces deux emplois se rattachent d'ailleurs à la théorie des éléments telle qu'elle est définie par les occurrences de *natura* + génitif – « composition de la matière ».

Les valeurs de *natura* + génitif sont donc variées, mais répondent à une nécessité : loin d'être une facilité de langage qui révélerait la paresse d'une pensée « qui ne se soucie pas de précision », elles contribuent au contraire à mettre en relief, par le vocabulaire, une approche de la nature à travers les qualités de ses éléments utiles à l'architecture. Et la complexité des significations de cette expression provient en grande partie de l'absence de synonyme performant.

En effet, parmi les « synonymes partiels » de *natura* pris au sens de « caractères propres » que propose A. Pellicer, trois font partie du vocabu-

54. Dans un passage où Vitruve énumère les biens de luxe, superflus pour la vie de l'homme, il les qualifie par les mots *quae neque corpus nec natura desiderat* (VII, P, 3). Cet emploi peu évident du terme est difficile à traduire en français : le mot « nature » est un peu faible, parce que trop flou, et « esprit » ne convient pas, puisqu'il n'est pas question ici d'une opposition entre le matériel et le spirituel. En fait, le choix de *natura* semble découler de cette notion de « capacité » que Vitruve aime à associer à l'être humain et apporte l'idée de l'existence, propre à l'espèce humaine, d'une limite naturelle à la capacité d'enrichissement ou d'appétit.

55. *De Arch.*, II, 1, 9 (*Homines imitabili docilique natura*) ; I, 1, 12 (*hominibus posse naturam tantum numerum doctrinarum perdiscere et memoria continere*) et V, P, 5 (où *naturali modo* justifie la nécessité pour l'homme d'apprendre par petites unités).

56. *De Arch.*, V, 4, 3 ; V, 4, 7 ; V, 4, 9 ; V, 5, 6.

57. *De Arch.*, I, 1, 17 ; I, 1, 18.

58. *De Arch.*, I, 2, 7 ; II, 1, 5 ; X, 15, 1.

59. *De Arch.*, I, 2, 7 ; IV, 5, 2 ; V, 1, 4 ; V, 6, 7 ; V, 10, 1 ; V, 12, 1 ; VI, 1, 2 ; VI, 2, 4 ; occurrences auxquelles on peut rajouter les emplois de l'adverbe en II, 8, 11 ; V, 12, 1.

laire vitruvien : *uis*, *qualitas* et *proprietas*. A. Pellicer constate, à propos de *qualitas*, rare encore chez Cicéron, que « dès l'époque d'Auguste, [ce mot] est définitivement entré dans la langue ; Vitruve en abuse même ; non pas que les exemples soient très nombreux chez lui (23 environ), mais on sent bien qu'il ne manque pas une occasion de l'employer »⁶⁰. En réalité, une étude attentive des 22 emplois de *qualitas* dans le *De Architectura* révèle que plus de la moitié d'entre eux s'appliquent à des choses qui par définition ne peuvent avoir de nature au sens vitruvien du terme⁶¹ et que dans ceux qui concernent des choses naturelles, il signifie « qualité », comme le souligne la définition du terme proposée par Vitruve lui-même lorsqu'il écrit à propos des quatre éléments (air, feu, terre, eau) que : *eorumque inter se cohaerentiam naturali figuratione e generum discriminibus efficere qualitates*⁶². Toutes les occurrences de *qualitas* dans un contexte naturel sont associées dans le traité à la composition d'un corps à partir des quatre éléments primordiaux⁶³, et concernent les qualités architecturales que donne à ce corps le mélange des éléments qui le caractérise. Ce mot est d'ailleurs souvent associé à *proprietas*, dont il est plus proche sémantiquement que de *natura*. On peut donc rajouter à l'analyse d'A. Pellicer que, dès l'époque d'Auguste, le sens de *qualitas* était indépendant de *natura*, même si, dans certains contextes, on pouvait le rattacher au champ lexical de *natura*.

Le second mot, *proprietas*, peut être rendu, comme l'a fait L. Callebaut dans son édition du livre VIII du *De Architectura* aux Belles Lettres, par « caractère spécifique » ou « particularité ». Il caractérise une qualité particulière, dans un contexte précis (celui de l'architecture), d'un corps ou d'une essence, et non sa « nature », c'est-à-dire sa composition générale. Les deux mots n'appartiennent pas à la même sphère de réflexion : *natura* relève de la théorie, des doctrines philosophiques, alors que *qualitas* ou *proprietas* s'entendent dans le champ du concret, dans le domaine de la technique, des caractéristiques sur le plan pratique d'une espèce animale ou d'une essence végétale, révélées par la connaissance de leur nature.

60. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 193.

61. Dix des emplois de *qualitas* s'appliquent à des éléments de l'architecture (eurythmie, son, disposition, modes musicaux, construction...), donc à des productions humaines, qui ne se rattachent pas au champ lexical de *natura*.

62. *De Arch.*, VIII, P, 1 : leur « connexion étroite produit, suivant le schéma fixé par la nature, les qualités conformes à la diversité des espèces » (traduction L. CALLEBAT, Paris, « Les Belles Lettres », CUF, 1973). Cette définition avait d'ailleurs déjà été énoncée de façon identique en I, 4, 5, à propos des êtres vivants.

63. *De Arch.*, I, 4, 5 ; II, 6, 2 ; VI, 1, 1 ; VI, 1, 12 ; VII, 3, 7 ; VIII, P, 1 ; VIII, 3, 13 (2 occ.) ; VIII, 3, 14 ; VIII, 3, 26 ; VIII, 3, 27.

Vis, enfin, est rapproché par Pellicer de *natura* - « manière d'être » (valeur qui n'a pas cours chez Vitruve) et de *natura* - « essence »⁶⁴. Chez Vitruve, au singulier, il s'applique dans la plupart des cas à l'un des quatre éléments primordiaux (principes actifs de la physique vitruvienne) et peut alors être compris comme « pouvoir » ou mieux « action » ; plus rarement, il signifie l'« influence » ou la « contrainte » exercée par une chose sur une autre⁶⁵. Le pluriel *uires* peut en tous les cas être rendu par « force » et n'a donc rien à voir avec les sens de *natura*.

*
* *

L'analyse globale qu'A. Pellicer a consacrée à *natura* l'a conduit en particulier à une conclusion sur laquelle l'étude de ce mot chez Vitruve nous permet de revenir. Sa singulière polysémie l'a en effet amené à le qualifier, nous l'avons déjà noté, de mot « vague, souvent obscur, plus souvent encore ambigu », mais aussi d'« instrument à tout faire »⁶⁶, qualificatifs un peu sévères pour un terme qui relève du vocabulaire de la philosophie (c'est-à-dire d'une langue en général précise dans son expression), mais qui proviennent de la difficulté qu'A. Pellicer éprouve à justifier des sens qui semblent si différents. Sans préjuger des conclusions que l'on pourrait apporter sur les corpus d'autres auteurs, l'étude menée sur le *De Architectura* nous conduit à tempérer son analyse.

A. Pellicer, en effet, analyse les divers emplois de *natura* (et en particulier *natura* employé seul, *natura rerum* et *natura* + génitif) comme s'il s'agissait du même mot. Or l'étude de ce vocabulaire chez Vitruve, qui pourtant est loin d'être un philosophe, même s'il est très attentif aux doctrines auxquelles il a recours, a montré qu'à ces trois catégories d'emplois de *natura* correspondent trois sens nettement différents : du point de vue lexical et sémantique, *natura* constitue bien un mot lorsqu'il est employé seul ; mais, dans les deux expressions *natura rerum* et *natura* + génitif, il n'est plus qu'un élément d'une locution, qui doit être comprise comme unité de fonctionnement et hors de laquelle il ne saurait être analysé sans perdre sa valeur.

On ne peut donc pas parler de polysémie de *natura* ni considérer ses différents emplois comme sémantiquement comparables. On peut, en

64. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 184-185.

65. Sur 35 occurrences de *uis* au singulier, 6 ne concernent pas l'un des quatre éléments.

66. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 200, 403, 480...

revanche, dire qu'il existe un champ lexical sémantique de *natura* dans le *De Architectura*, dans lequel le mot *natura*, s'il devait ou pouvait jouer le rôle d'archilèxème, pourrait être défini comme un « ensemble de mécanismes physiologiques spontanément et systématiquement à l'œuvre dans la matière », notion dont Vitruve a besoin pour définir le champ d'application de sa théorie architecturale. Les trois catégories que nous avons étudiées ne sont alors que les éléments de ce champ sémantique général, qui se rattachent à trois référents distincts : *natura* employé seul pour référent l'univers ; *natura rerum*, les lois qui régissent les phénomènes naturels ; et *natura* + génitif, les qualités spécifiques de chaque espèce. Ces trois référents déterminent à leur tour trois champs lexicaux différents : on peut par exemple⁶⁷ rapprocher de *natura*, *mundus* et certains verbes d'action⁶⁸ ; de *natura rerum*, *ratio* et le lexique de l'explication (*monstrare*, *explicare*...⁶⁹) ; de *natura* + génitif, tout ce qui concerne les qualités architecturales de la matière, en particulier des mots comme *virtus*, *qualitas*, etc.

Enfin, A. Pellicer, d'une part, constatait qu'il n'existait aucun synonyme exact pour chacun des sens de *natura*, et, d'autre part, attribuait ce qu'il considérait comme la trop grande polysémie du terme à la pauvreté du vocabulaire latin⁷⁰. Il semble au contraire que l'absence de synonymes vraiment performants pour un mot aussi important dans la langue philosophique milite en faveur de la grande clarté de ses significations. C'est un fait que chez Vitruve, le lecteur sait toujours exactement quelle est la valeur du mot qu'il lit. Point n'est besoin de synonyme. Au contraire, le lexique de *natura* est très clairement défini et il n'y a aucune ambiguïté sémantique dans les emplois du terme.

Vitruve fait en effet du lexique de *natura* un usage rationnel : il s'attache d'abord à donner, dans la mesure du possible, une seule et unique valeur tout au long du traité à chacun des emplois du mot, n'hésitant pas à recourir aux définitions quand il le juge nécessaire. Il lutte ainsi non contre l'ambiguïté du mot, mais contre la complexité de la notion même de *natura* : les définitions portent sur le référent et non sur le terme employé.

Ensuite, il donne à chacune des trois catégories de termes de son lexique de *natura* une valeur en accord avec leurs emplois traditionnels.

67. Ces champs lexicaux sont extrêmement riches et leur délimitation demanderait une étude particulière. Nous nous contentons donc ici de rappeler les termes que nous avons rencontrés dans l'étude de *natura*.

68. Plusieurs de ces verbes ont été énumérés dans notre note 15.

69. Voir par exemple notre note 36.

70. A. PELLICER, *op. cit.*, p. 403-404.

Ainsi, nous l'avons vu, non seulement l'expression *natura rerum* était souvent employée dans un contexte de connaissance des choses, mais elle apparaissait très fréquemment chez Lucrèce ; de son côté, le mot *natura*, chez les Stoïciens, est lié à celui de *diuina mens*.

Enfin, tout au long du traité, les emplois de ces trois catégories correspondent étroitement aux trois grandes théories sur la nature dont Vitruve adopte des idées. Au lieu de suivre une doctrine unique, il cherche en effet à explorer complètement l'idée de nature que propose la philosophie. Or cette démarche, qui pourrait conduire à une anarchie totale dans l'utilisation des données philosophiques, est au contraire particulièrement féconde. Des Stoïciens, il adopte l'image d'une *natura* organisatrice et *artifex*, qui sert de modèle à la création humaine ; il rattache à l'idée épicurienne, séduisante, d'un monde régi par des lois qui s'appliquent mécaniquement aux phénomènes, l'expression *natura rerum* ; tenté aussi par la théorie d'Empédocle, il l'associe au sujet où elle est le plus utile : l'explication des caractéristiques et des qualités de la matière. L'emploi précis du lexique est donc d'abord, pour le lecteur, un repère qui lui permet de savoir sous l'égide de quelle conception de la nature Vitruve place, à certains moments, son raisonnement. Mais il permet aussi à Vitruve d'exprimer au mieux une idée : la répartition des valeurs selon les termes employés témoigne de la conscience qu'il a non seulement de la complexité de l'idée, mais aussi de la possibilité de précision que lui donne le jeu sur les variations de vocabulaire.

Mireille COURRENT
Université de Perpignan
52, av. de Villeneuve
F-66860 Perpignan Cedex

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

E. I. BITSAKIS, « La nature dans la philosophie grecque », *Scientia* LXVIII (1974), p. 647-663.

A. J. CLOSE, « Commonplace Theories of Art and Nature in Classical Antiquity and in the Renaissance », *JHI* XXX (1969), p. 467-486.

—, « Philosophical Theories of Art and Nature in Classical Antiquity », *JHI* XXXII (1971), p. 163-184.